LA REVUE DE PARIS
15 SEPTEMBRE 1920
Pam. Egypt
D'IVRAY

EN ÉGYPTE

(NOTES)

Le 11 juin 1882, les partisans d'Arabi-Pacha, exaspérés de voir leurs réclamations repoussées, portèrent leur fureur sur les Européens qui n'étaient pour rien dans l'affaire.

Pour être équitable, il faut expliquer que la rixe terrible, dont les suites devaient exercer une si prodigieuse influence sur les destinées de l'Égypte, commença par une altercation entre un cocher indigène et un Européen, Maltais d'origine, frère d'un valet de chambre du consul d'Angleterre, M. Cockson. Le cocher, qui depuis plusieurs heures voiturait son client, se vit allouer pour la peine la somme dérisoire d'une piastre : vingt-cinq centimes. Le Maltais, par prudence, s'était fait déposer devant le café *Gawat-el-Gézaz*, situé rue des Sœurs. Ce café, appelé par les Européens « le café vitré », était tenu par un compatriote du promeneur peu généreux. Le cocher, furieux de se voir si mal payé, protesta, puis, devant le mutisme de son client, le suivit dans l'intérieur du café en l'accablant d'injures violentes.

Par ce beau dimanche d'été, l'établissement regorgeait de monde. La chose ne traîna pas. Le Maltais, probablement ivre, se rua sur le malheureux automédon et, arrachant du comptoir le large couteau qui y demeurait suspendu à l'aide d'une

ficelle, il en frappa si violemment l'indigène que la mort fut instantanée.

En quelques minutes, Grecs, Maltais, Égyptiens, se jetant les uns sur les autres, livrèrent une véritable bataille. Du café, l'émeute gagna aussitôt la rue. Bientôt, la ville entière sembla peuplée d'hommes en folie. Les Musulmans, surgissant de toutes parts avec cette rapidité stupéfiante propre aux heures des grandes catastrophes, lançaient leur terrible cri de ralliement :

— *Gay yâ mosslemine ! Gay ! Beyckïelou Ekhwatna*[1] !

L'appel fatidique ne fut que trop entendu. Les yeux hors des orbites, la face convulsée, ils accouraient armés de pieds de tables, de débris de chaises, de broches et de fer de lits, tous objets dérobés aux cafés européens et aux rez-de-chaussée du voisinage. Bientôt ces armes légères ne suffirent plus. Comme pris du même furieux délire, ils firent irruption dans un grand dépôt du *Souk-el-Gedid* (marché neuf), et s'emparèrent des *nabouts* qui s'y trouvaient en abondance. Le nabout, long bâton de cormier, est demeuré depuis la plus haute antiquité l'arme préférée du paysan égyptien. Entre ses mains il n'en est pas de plus redoutable. Entre temps, les Grecs s'empressaient de charger leurs revolvers.

Et la tuerie commença. Ceux qui, comme moi, ont entendu les cris d'angoisse, les hurlements des femmes du peuple et les râles d'agonie des blessés, ne sauraient oublier les affres épouvantables de ce jour-là. Durant la nuit, les plaintes des victimes qne l'on égorgeait presque sous nos fenêtres arrivaient jusqu'à nous accompagnées par le rythme lugubre des flots battant les pilotis du théâtre Rossini que nous dominions.

L'historique des heures qui suivirent nous entraînerait trop loin. Mais il est impossible de passer sous silence le bombardement d'Alexandrie par l'escadre anglaise sous les ordres de l'amiral Sir Beauchamp Seymour. Cet acte inattendu, et exécuté sans déclaration de guerre préalable, eut lieu le 11 juillet. Il détruisit pour plusieurs millions de propriétés et tua un grand nombre d'habitants.

L'artillerie égyptienne était incapable de riposter. La plu-

1. *Venez, musulmans, venez, on tue nos frères !*

part des pièces en batterie, à âme lisse, de courte portée, calibre 12, 22 et 32, n'avaient pas bougé de leur place depuis environ 38 ans, époque à laquelle le général Galice-bey, au service de Mohamed-Aly, les avait mises en position. Sur 101 canons Armstrong de 9 à 10 pouces, 64 seulement étaient montés. Les 37 autres gisaient hors des plates-formes où les Anglais ont dû les trouver côte à côte et loin de leurs affûts. Quant à leurs projectiles, ils ne quittèrent jamais les magasins de l'Arsenal. La veille de l'action, pas un canon n'avait ses munitions au poste de guerre.

Pendant le bombardement, toutes les autorités locales ayant disparu, la ville se trouva complètement abandonnée aux pillards et aux incendiaires, ramassis de toute la lie de la population alexandrine. Les bédouins, campés à Ramleh[1], avaient reçu ordre de faire la police de la ville. Ils se contentèrent de piller les magasins après avoir défoncé les devantures et, leur convoitise satisfaite, ils mirent le feu à ce qui restait. Les prisons, ouvertes par force, avaient aussi vomi sur la voie publique tout leur lot de malfaiteurs qui se ruèrent au sac des habitations et des boutiques.

Les rues, où gisaient pêle-mêle les cadavres des victimes et les restes calcinés des meubles et des charpentes, livraient passage à d'innombrables charrettes sur lesquelles des familles apeurées avaient pris place, fuyant la cité maudite. Durant trois jours, l'exode continua. Le vice-roi s'était enfermé dans son palais de Ramleh. Les grands harems, depuis longtemps, avaient fui au Caire.

Les Européens, sagement conseillés par leurs consuls, recevaient l'hospitalité à bord des grands paquebots ancrés au large, où les compagnies leur faisaient payer un franc un modeste verre d'eau. Mais le plus grand nombre avait cherché des rives plus clémentes. Sur ordre, la flotte française, qui, d'abord, avait mouillé dans la rade, était partie pour Beyrouth, au grand désespoir des rares Français qui avaient mis en elle tout leur espoir. Cette poignée de Français demeurée à Alexandrie malgré toutes les menaces, constituait une réunion d'hommes résolus. Si les autres colons avaient suivi leur exemple, la ville eût sans doute échappé au désastre.

1. Faubourg d'Alexandrie, sur l'emplacement du camp de César.

Il suffit de quelques bras énergiques, tenant en main les armes dont ils n'eurent pas à faire usage, pour sauver le Crédit Lyonnais dont la porte ne fut même pas forcée. Il est regrettable qu'à ce moment, les consuls et les fonctionnaires, sur les injonctions de leurs Gouvernements respectifs, aient cru devoir donner l'exemple de l'exode.

Cependant l'Europe, au reçu de la nouvelle de ces événements mémorables pour l'Égypte, demeurait indifférente.

Quelques semaines plus tard, Arabi-Pacha, embarqué sur l'ordre des Anglais, faisait route vers Ceylan. On lui accordait une pension généreuse pour l'époque (12.000 francs), avec faculté de jouir de ses rentes personnelles et d'emmener une partie de son harem et de ses serviteurs.

Cependant les naïfs, dont le seul crime avait été de le soutenir dans sa révolte, recevaient comme prix de leur complaisance le châtiment suprême. Les émeutiers d'Alexandrie furent punis les premiers. Ces malheureux furent obligés de creuser eux-mêmes leur propre tombe sur la place des Consuls, tandis que sur leurs têtes horrifiées se dressaient les innombrables potences.

Depuis, la place funèbre a été transformée en jardin public. Des pelouses vertes, des arbres touffus où s'ébattent des milliers d'oiseaux, mettent la joie de la nature en ce coin charmant dont toutes les rues du côté est aboutissent à la mer. Cette mer que l'azur immuable du ciel égyptien rend éternellement bleue, ajoute au décor un charme nouveau, dont les touristes ne se lassent point. Les hauts immeubles, de construction moderne, bordant la place, achèvent de donner à cet endroit de la ville un cachet d'élégance dont les Alexandrins se montrent très fiers. Pour moi, dont la jeunesse fut frappée si abominablement par le terrible spectacle des jours sanglants, la place des Consuls demeurera toujours « le cimetière des premiers révolutionnaires ».

C'est un lieu commun de répéter aujourd'hui, après tant d'autres, qu'un seul homme en France comprit alors l'extrême portée de la tragédie qui se déroulait en Égypte. J'ai nommé Gambetta. Il ne cessa pas de lutter contre ce qu'il appelait une abdication. Mais ceux qui par leurs connaissances ou leur intention personnelle pouvaient prévoir l'avenir, sacri-

fièrent leur conviction à leur popularité. Gambetta vit son ministère tomber peu après et ne récolta que des quolibets pour s'être prononcé avec tant de chaleur sur des actes qui s'accomplissaient si loin de Paris.

En attendant, l'Angleterre commençait tout tranquillement en Égypte son œuvre de colonisation.

***

Quoi qu'on ait pu dire, la tranquillité de l'Égypte, depuis ce moment, n'a jamais été que relative. En réalité, tout ce que la révolution de cette année a pu accomplir date des journées de 1882, avec cette différence que les émeutiers de ma jeunesse ont passé la main à une génération tout autre. Alors, la révolte partait de l'armée et du peuple. D'ailleurs pas plus l'un que l'autre ne se montraient bien conscients de leurs droits. Ils réclamaient une constitution, sans savoir au juste en quoi elle consistait. A l'heure actuelle, le mouvement dirigé par des hommes de haute culture a cela de redoutable, qu'il englobe la population tout entière.

Les misérables soldats, les âniers faméliques, les fellahs sauvages de 1882 composant la milice d'Arabi-Pacha tuaient pour tuer et s'attaquaient aux têtes coiffées du *bornett* (chapeau). Pour eux, le chapeau représentait l'insigne du chrétien. Quelques-uns même, armés du terrible *nabout*, frappaient sans pitié tout homme dont le teint clair, les cheveux blonds ou châtains semblaient désigner un étranger. C'est ainsi qu'à l'hôpital indigène où on avait transporté les cadavres des victimes, on put reconnaître les corps de plusieurs Turcs qui avaient en vain répété à leurs bourreaux la formule de foi musulmane. La foule ivre de sang, trompée par la blancheur de leur peau, voyait en eux les fils d'une autre race.

Les Égyptiens d'aujourd'hui n'ont avec ceux-là qu'une lointaine parenté. Un sentiment, inconnu jusque-là, est né sur l'antique terre, le patriotisme ; j'entends inconnu à l'Égypte musulmane. Les hommes nouveaux qui réclament leur indépendace ne souhaitent pas retourner au fanatisme ni fermer leurs portes aux lumières, ni aux concours des autres peuples de confessions différentes. Ils demandent qu'on leur fasse

confiance et que les étrangers reviennent en foule apporter aux rives du Nil l'animation de leur présence et l'or de leurs banques. Mais ils veulent surtout être les maîtres chez eux, ambition naturelle à tout peuple conscient de sa force et de ses droits.

Ces droits, le premier Égyptien qui ait eu le courage d'y faire appel, c'est le jeune Mustapha Kamel, patriote convaincu et incomparable orateur. Dans le célèbre discours prononcé par lui à Alexandrie le 3 mars 1896, en pleine occupation anglaise, après avoir exposé avec une clarté remarquable la situation créée au pays par la politique britannique, il s'exprimait ainsi au milieu d'une foule enthousiaste :

— Pourrons-nous un jour être fiers, nous aussi, de notre patrie? Pourrons-nous jamais être un peuple fort et respecté?... J'en fais le vœu le plus ardent. Nous ne pouvons arriver au bonheur rêvé, à la réalisation de nos espoirs patriotiques que par un accord de tous et l'amour unanime de l'Égypte. Laissons de côté nos querelles et nos passions personnelles : soyons unis de cœur et d'action. Ne donnons pas au monde le spectacle d'une famille qui se querelle pour le partage des biens et des meubles que contient sa maison, tandis qu'un incendie la dévore. Le jour où l'union de tous les Égyptiens sera un fait accompli, nos espoirs deviendront des réalités. Ce jour-là nous pourrons nous écrier fièrement : « Nous sommes les enfants libres de l'Égypte libre ! »

Je ne puis m'empêcher de citer encore ce passage d'un autre discours du jeune orateur :

La civilisation égyptienne ne pourra durer dans l'avenir que si elle est fondée par le peuple lui-même, que si le fellah, l'ouvrier, le commerçant, l'instituteur, l'élève et tout Égyptien savent que l'homme a des droits sacrés auxquels il ne faut jamais toucher, qu'il n'est pas créé pour être un instrument, mais pour mener une vie intelligente et digne, que l'amour de la patrie est le plus beau sentiment qui puisse ennoblir une âme et qu'une nation sans indépendance est une nation sans existence ! C'est par le patriotisme qu'un peuple barbare arrive en peu d'années à la civilisation, à la grandeur et à la puissance. C'est de lui qu'est formé le sang qui coule dans les veines des nations viriles et c'est de lui que découle la vie pour chaque être vivant.

Cependant, et c'est là encore que se marque la différence entre les hommes d'il y a vingt-cinq ans et ceux d'au-

jourd'hui, ce même Mustapha Kamel n'est pas seulement Égyptien, il est musulman et c'est ce qui fait sa force parmi le peuple. Nous trouvons un peu de sa profession de foi dans cette dernière phrase. Parlant de l'influence immense exercée par Mohamed-Aly sur l'Égypte, il s'écrie :

Le grand homme qui a changé les destinées de l'Égypte et l'a comblée de tant d'honneurs et de prestige a su concilier dans son œuvre les principes de la civilisation moderne et les dogmes de l'Islamisme. Il a trouvé dans notre admirable religion la matière vitale de la plus haute civilisation que les hommes puissent rêver, et il a eu la certitude que par l'Islamisme on peut atteindre le plus vaste ensemble des félicités dans la vie. Si nous imitons son exemple en nous appuyant sur l'Islamisme, en prenant à la civilisation occidentale ce qu'elle a de bon et d'utile, en méditant l'histoire et en échappant à cette division qui a tant nui à l'Égypte et à l'Islam, nous arriverons certainement à acquérir la grandeur et la place marquée que nous ambitionnons [1].

On juge avec quelle ferveur la masse des Égyptiens demeurés strictement fidèles à la loi du prophète accueillirent les paroles de ce leader du parti nationaliste. Il n'était pour l'instant aucunement question d'étendre ce nationalisme aux divers habitants de l'Égypte. Mustapha Kamel, que j'ai personnellement connu, avec lequel j'ai eu de nombreux entretiens, s'intéressait uniquement à l'Égypte musulmane.

Sous ce rapport, son inconstestable talent a fait plus de tort que de bien à la nation qu'il voulait défendre. Le peuple, qui ne raisonne point ses sensations, l'a suivi par fanatisme et l'a dépassé dans ses ambitions. L'assassinat du premier ministre Botros Pacha Gali, le 13 février 1910, par l'étudiant Wardani, n'eut pas d'autre cause. Botros ne fut point frappé comme ami de l'Angleterre, mais uniquement parce que, pour beaucoup, le choix d'un chrétien dans le ministère froissait les sentiments religieux.

Qu'il me soit permis de noter ici une remarque strictement personnelle, basée sur la plus consciencieuse, la plus constante observation. N'est-il pas curieux de reconnaître que parmi ceux qui essayèrent de secouer le joug anglais en terre d'Égypte, depuis le précurseur Mustapha Kamel jusqu'aux émeutiers si

1. Extrait du discours prononcé par Mustapha Kamel à Alexandrie, le 21 mai 1902, à l'occasion du centenaire *lunaire* de l'élection de Mohamed-Aly.

tenaces d'aujourd'hui, le mouvement a été surtout suivi par les étudiants et par les élèves des écoles secondaires, c'est-à-dire par ceux-là mêmes qui, placés longtemps sous la direction des professeurs anglais, auraient dû les premiers courber la tête et, mieux que les autres, subir le joug sous lequel on les entraînait.

Et c'est là que j'arrive au point délicat de ces notes que je voudrais surtout impartiales.

*
* *

Je ne parlerai ni des écoles militaires autrefois florissantes, tombées maintenant au-dessous des écoles primaires de la moindre capitale d'Europe, ni de l'école de médecine, ni de l'école de droit, toutes trois créées par des Français dévoués à l'Égypte et parvenues, grâce à leurs efforts, à un degré permettant tous les espoirs. Qu'il me suffise de citer simplement les écoles proprement dites, celles qui, de par leurs fonctions mêmes, forment les futurs hommes d'une nation.

Quand j'arrivai en Égypte, le Gouvernement commençait à peine à créer quelques collèges, dont la direction supérieure était confiée, pour la majeure partie, à des Français ou à des Suisses. L'instruction publique était elle-même entre les mains d'un Genevois de grande valeur dont il m'a été donné plus d'une fois d'apprécier la vaste érudition et la grande autorité. Il se nommait Dore-bey. Ces écoles, faibles balbutiements d'un pays qui s'éveille, commençaient de prendre leur essor quand survinrent les événements déjà cités.

Mais, bien avant, la France avait apporté en Égypte, sur l'aile de ses missions, la bonne parole de la science et les premiers principes de la civilisation moderne. Les Lazaristes, les Frères des écoles chrétiennes, puis les Pères des Missions africaines de Lyon, enfin les Jésuites, s'efforçaient à donner aux garçons l'instruction que les élèves de France recevaient dans leurs collèges. Les filles n'étaient pas non plus oubliées. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, les Dames de Sion, de la Mère de Dieu, les Sœurs de Saint-Joseph, de la Délivrance et enfin les Dames du Sacré-Cœur répandaient sur les jeunes âmes fémi-

nines orientales, les bienfaits d'une éducation jusque-là confiée à des institutrices particulières ; les familles assez riches pouvaient seules se permettre ce luxe onéreux. Et que l'on ne se figure point que religieux et religieuses exerçassent la moindre pression sur l'esprit des enfants confiés à leur garde. Musulmans, israélites et chrétiens travaillaient ensemble, sous le regard des Pères et des Sœurs, sans que jamais aucune des différentes confessions pût être froissée. L'instruction religieuse était donnée à chaque groupe par les prêtres de son culte.

Quelques années plus tard, le bagage se trouva augmenté par l'institution de deux lycées français, l'un au Caire, l'autre à Alexandrie, et par les écoles de l'Alliance israélite.

Dans tous ces collèges sans exception, les enfants recevaient et reçoivent encore une instruction assez complète pour que le gouvernement français ait cru nécessaire de déléguer chaque année des professeurs, qui viennent faire subir aux élèves les épreuves du brevet simple et supérieur, et celles du baccalauréat.

Ces écoles, qui n'ont cessé de prospérer, avaient atteint au 10 mars 1919 le chiffre respectable de 27 000 élèves appartenant à toutes les races, professant tous les dogmes, mais unis fraternellement dans le double amour de l'Égypte qui les a vus naître et de la France qui les instruit. Non seulement la langue du pays, l'arabe, n'était pas négligée, mais les plus savants ulémahs du Caire et d'Alexandrie étaient appelés à parfaire sur ce point l'érudition des Musulmans attachés à l'école.

Je ne serai contredite par personne, en disant que les hommes les plus remarquables parmi les Égyptiens de ces vingt dernières années sont d'anciens élèves des Frères ou des Pères des Missions africaines. Ces hommes, demeurés d'excellents patriotes, gardent à la France un amour qui ne se démentit jamais. Innombrables sont aujourd'hui les négociants et les employés qui doivent leur instruction aux écoles de l'Alliance israélite. Là aussi, on fait aimer notre patrie et je demeurai confondue d'admiration pendant la guerre, au cours d'une visite que je faisais à l'école israélite de Tantah, en entendant des fillettes de douze à quatorze ans réciter, —

avec quel enthousiasme ! — des actes entiers de nos poètes, choisis au hasard sur ma demande.

Il y a mieux. Au printemps dernier, à Alexandrie, notre consul, M. Lucien Bonzon, me demanda d'assister à la séance de cinéma offerte ce jour-là aux élèves des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Dans la loge où nous prîmes place, je ne vis rien d'abord qu'une masse confuse de têtes brunes parmi lesquelles de rares nattes blondes ou châtain faisaient tache. De-ci, de-là, les blanches cornettes des sœurs semblaient de grands papillons protecteurs.

— Il y a là douze cents petites filles, — me dit le consul, — et toutes ne sont pas présentes. La salle n'est pas assez vaste.

Il s'interrompit. L'orchestre attaquait les premières mesures de *Sambre et Meuse*. Alors je pus voir cette chose étonnante qui mit des larmes dans mes yeux : tandis que sur l'écran se profilait la vision magnifique de nos soldats entrant à Colmar, toutes ces enfants, élèves de nos écoles, entonner de leurs voix claires le chant célèbre que jouaient les musiciens... Et ce fut ainsi jusqu'au bout. Depuis *la Marseillaise* jusqu'à *la Marche Lorraine*, ces petites savaient tous les airs, tous les couplets, et rien ne me sembla plus touchant que le spectacle qui me fut donné ce jour-là. Les Françaises pourtant se montraient rares. Nombreuses, bien plus nombreuses se trouvaient les Égyptiennes, les Grecques et autres étrangères de tous pays confiées à nos sœurs. Cependant leurs cœurs enfantins battaient de la même joie que j'avais vue quelques mois plus tôt dans les yeux des jeunes Parisiennes au matin fameux de l'armistice... Et notre victoire semblait leur victoire ! Et nos chants sur leurs lèvres innocentes devenaient leurs chants...

Comme j'exprimais mon étonnement et aussi ma reconnaissance à notre consul, il me dit gaiement :

— Oui, je crois que c'est une bonne idée de montrer un peu de la France à ces enfants qui l'aiment tant ! Et vous n'en voyez qu'une partie. Chaque jour une école différente vient ici : hier c'était l'Alliance israélite, demain ce sera le Lycée français, après-demain les Frères des écoles chrétiennes. Ainsi tous et toutes auront vu l'entrée glorieuse de nos troupes ; j'espère bien leur montrer de même les fêtes solennelles

du grand jour, le passage des poilus sous l'Arc de Triomphe.

Dans la soirée, et toujours en compagnie du consul, je visitai le collège des Frères. Là aussi, ma surprise fut profonde en constatant la surprenante organisation de cet établissement. Par pouvoir spécial, les Frères, qui chez nous bornent leurs efforts à l'enseignement primaire, ont en Égypte la mission de pousser leurs élèves jusqu'au baccalauréat. Mais tandis que les Jésuites préparent surtout aux lettres, en Égypte les Frères orientent les enfants vers les études pratiques : Centrale, Arts et Métiers, écoles d'électricité, commerce. Ce qui surtout m'a frappée dans l'inspection trop rapide que je fis des classes, des salles de conférences et du musée, véritable pépinière de documents, ce fut la belle collection des produits locaux. Le coton, roi incontesté du pays par la richesse qu'il y apporte, est représenté sous toutes ses formes, depuis la graine bénie d'où la plante précieuse va sortir, jusqu'à l'étoffe tissée avec les fils de ses flocons. Et toutes les espèces de coton sont là. Il en est de même pour le lin et le chanvre indigènes. Les minéraux occupent aussi une large place, ainsi que les plantes tinctoriales. L'Égyptien qui sort de ce collège connaît déjà à fond les matières premières de l'industrie locale, dont un stage dans nos grandes écoles lui permettra de tirer le parti le meilleur pour le développement économique de la nation. Si j'ajoute que les frères comptent deux mille élèves pour la seule ville d'Alexandrie, il est facile de se rendre compte du service qu'un tel enseignement peut rendre à l'Égypte. Les Jésuites ont surtout formé des avocats, des magistrats, des médecins qui, après de solides études secondaires sur les bancs des collèges du Caire et d'Alexandrie, sont allés parfaire en France leur instruction et prendre leur diplôme. Il en est de même pour les Pères des Missions africaines, qui sont établis particulièrement dans les provinces. Le collège de Tantah a donné à l'Égypte des hommes de la plus haute valeur.

Le lycée français, excellente institution, est surtout fréquenté par les enfants appartenant aux colonies européennes; de création récente relativement aux autres collèges, il a vu rapidement ses bancs se peupler et les classes sont devenues trop étroites. Tant au Caire qu'à Alexandrie les profes-

seurs chargés de propager l'enseignement universitaire français ont reçu le plus chaleureux accueil.

Autrefois, à l'heure où notre influence s'affirmait en Égypte, l'éducation des jeunes gens était complétée par cinq années passées dans notre pays à la mission égyptienne instituée par le sage Mohamed-Aly. Ces jeunes gens, une fois chez nous, recevaient une pension mensuelle variant de deux à trois cents francs. Ils touchaient aussi les sommes nécessaires aux frais d'inscription aux différentes facultés, leçons particulières, achat de livres, etc. Le temps révolu, les diplômes pris, les élèves rentraient en Égypte où ils trouvaient aussitôt des postes suivant leurs différentes carrières.

La mission égyptienne a été l'une des premières œuvres d'Égypte sacrifiées au régime de l'occupation. Vers 1902, Mustapha Kamel, déjà cité, appelait sur ce fait l'attention du public :

> La mission égyptienne est une institution chargée de compléter à Paris l'instruction des meilleurs étudiants égyptiens, qui a donné à l'Égypte ses hommes les plus distingués ; fort importante autrefois, elle n'est plus composée, à l'heure actuelle, que d'une dizaine d'étudiants, pour la moitié Arméniens. On empêche maintenant les étudiants de venir en France; on les force à se rendre à Londres où ils avouent pourtant ne pouvoir faire de bonnes études.

Ce qui était vrai en 1902 l'est devenu plus encore aujourd'hui. La mission égyptienne en France est morte à jamais.

Les raisons invoquées par les occupants sont que le français cesse d'être utile, puisque tout se fait désormais en anglais. Et c'est pourquoi nous voyons un peu chaque jour disparaître notre langue et s'éteindre notre prestige, en ce pays où la France, si longtemps, demeura la nation reine, aimée et admirée de tous. Insensiblement, les enseignes des quartiers européens, presque toutes rédigées en français, sont devenues des enseignes anglaises. Les magasins, du plus grand au plus petit, n'acceptent plus un employé qui ne parle l'anglais. Même dans les métiers les plus obscurs et les moins estimés, tels que bourriquiers et *boyaguis* (cireurs de bottes), ce n'est plus en français que le boy accoste le passant ou le consommateur assis à la table des cafés. Le : — *Cirez Missié?* est devenu *Shoes?...*

L'ânier, le fameux ânier du Caire, célèbre depuis l'Exposition de 1889, ne nous parle plus de son baudet, mais son geste, qu'il essaie de rendre noble, désigne la bête qu'il vous offre, en prononçant du bout des lèvres : — *Donkey, Sir?* Et tout est à l'avenant. Malheureusement pour nous comme pour les Anglais, l'adaptation n'est qu'apparente. Le peuple d'Orient, j'entends le bas peuple, qui vit de l'étranger et surtout du touriste, s'est de tout temps assimilé avec une extraordinaire facilité à ceux qui lui faisaient gagner son pain. Il eût été facile à l'Angleterre de conquérir des âmes qu'un penchant naturel pousse vers leur intérêt, mais qui souhaiteraient pourtant que cet intérêt s'accordât avec leur sympathie. Au contraire, il semble que l'Anglais, si parfaitement correct, si digne, si généreux avec les égaux qu'il estime, ait pris à tâche de s'aliéner les cœurs égyptiens, en nous les aliénant du même coup. Tandis que les hommes cultivés ont gardé à la France toute leur affection, le peuple, qui ne raisonne point ses sensations, s'est pris tout à coup d'une sorte de xénophobie.

Le tort en est, à mon avis, à la façon dont les occupants ont agi avec lui. Dans nos écoles, les professeurs n'ont pas craint de s'adresser au cœur des élèves. Ils sont descendus jusque vers ces petits êtres souvent incultes, les ont élevés jusqu'à eux, leur ont appris à chérir la France dans ses humbles représentants. Les écoles du gouvernement, devenues purement anglaises, ont produit surtout des joueurs de tennis et de jeunes dandys donnant beaucoup plus de temps aux sports qu'à l'étude et quittant les classes avec la même indifférence qu'ils y sont entrés, aussi ignorants de l'âme anglaise que celle-ci est loin de la leur. Les professeurs ont donné strictement, aux heures réglementaires, les leçons inscrites au programme. Le cours terminé, l'infranchissable barrière s'est dressée entre eux. Résultat : ces élèves sont aujourd'hui mués en ennemis révoltés.

L'éducation donnée aux jeunes Égyptiens, en ces dernières années, ne représente qu'une demi-culture. Et c'est là, je pense, l'origine du mal.

Différentes maladresses sont venues, en vingt ans, mettre le comble à l'exaspération du peuple égyptien. Ce fut, parmi tant d'autres, l'ingérance des juges anglais dans les tribunaux

locaux appelés à examiner uniquement des causes indigènes... Puis l'arrêt arbitraire qui déclarait passible de la loi martiale tout Égyptien se livrant à la moindre voie de fait contre un soldat de Sa Majesté. Si l'on sait que ces soldats, souvent pris de boisson, se promènent par les villes le stick à la main dans les quartiers mal famés, ne se privant pas d'injurier ni de frapper qui bon leur semble, fût-ce en manière de plaisanterie, on comprendra facilement la colère des indigènes. Inutile de dire que, dans les rixes fréquentes entre soldats anglais et indigènes, ces derniers ont constamment tort. Pour eux, la peine capitale est appliquée avec une fréquence bien faite pour décourager les plus téméraires.

Pourtant, ils ne se découragent point. Les événements qui, récemment, se sont déroulés en Égypte, en sont la meilleure preuve. A voir chez eux la force constamment primer le droit, les plus soumis se sont révoltés.

Une autre cause est venue encore ajouter un mécontentement. Quelques mois avant la mobilisation, le quartier général avait fait circuler une formule écrite, demandant aux officiers qui désiraient prendre un emploi en Égypte, une fois leur service militaire révolu, de vouloir bien se faire connaître.

Le nombre des officiers qui se sont présentés s'est élevé, pour les seules villes du Caire et d'Alexandrie, à trois mille cinq cents. Ces emplois se trouvaient dans les différents ministères et les administrations du gouvernement, et les émoluments qui y étaient attachés étaient de beaucoup supérieurs à ceux touchés jusque-là par les titulaires. De ce fait, les indigènes coptes ou musulmans se sont vus frustrés d'une situation péniblement acquise.

Comme toute nation longtemps avilie par la domination étrangère, le jour où le peuple égyptien s'est enfin décidé à secouer le joug qui pesait sur lui, il a dépassé les bornes.

J'ai montré plus haut combien notre influence est en train de diminuer en Égypte, en attendant qu'elle soit éteinte. Je n'ajouterai que quelques lignes à cette constatation.

Le gouvernement égyptien ne fait rien pour empêcher le succès de nos écoles françaises, à quelque confession qu'elles

appartiennent. Mais le jour où l'élève doit gagner sa vie, il voit toutes les portes se fermer devant lui s'il ne peut exhiber un diplôme gagné aux écoles gouvernementales, c'est-à-dire anglaises. Les parents les plus désireux de confier leurs enfants à des professeurs français, reculent avec raison devant l'incertitude de leur avenir. A quoi bon une science qui ne pourra servir à rien? Plus qu'ailleurs, la passion du fonctionnarisme sévit en Égypte ; si alléchantes que semblent les carrières libérales, bien peu sont ceux qui poussent le courage jusqu'à s'y abandonner complètement. L'amour du *poste* est plus fort que tout.

Et c'est ainsi que, peu à peu, notre douce langue française, si chère en Orient musulman, disparaîtra des programmes de l'Égypte, à moins que nos écoles n'obtiennent du gouvernement français le moyen de continuer la lutte. Il n'est pas question de politique, mais de simple tradition. Quelle autre terre peut, comme l'Égypte, revendiquer l'influence française?... De Mohamed-Aly, le grand souverain, jusqu'à Ismaïl, qui donc rendit l'Égypte florissante? N'est-ce pas à nos ingénieurs, à nos financiers, à nos officiers, que les vice-rois firent constamment appel pour le plus grand bien et la plus grande gloire de leur pays?... N'est-il pas permis de répéter, après tant d'autres, que l'égyptologie est une science française?

Alors, ne fût-ce qu'en souvenir des illustres compatriotes qui vinrent, au prix de mille dangers, de difficultés sans nombre, porter au delà des mers les lumières de notre pays, il serait simplement équitable de ne pas laisser tomber de nos mains paresseuses, le flambeau que d'autres tinrent si superbement.

Chez nous, personne ne s'inquiète des derniers événements survenus en Égypte ; pourtant là-bas nos écoles, comme les écoles indigènes, en ont subi le douloureux contre-coup. Depuis le mois de mars 1919, les scènes regrettables qui se sont déroulées ont obligé bien souvent les directeurs à fermer les portes de leurs établissements[1].

Voici en principe la genèse de ces troubles, qui viennent d'aboutir à un changement si profond dans le statut politique du pays.

1. A Alexandrie, le collège des Jésuites, établissement de premier ordre, a définitivement licencié ses élèves.

*
* *

Durant le cours de l'avant-dernier hiver, Saad Zagloul-Pacha, ancien ministre, vice-président de l'Assemblée législative et chef du parti nationaliste, organisa une sorte de referendum : Quels sont les sentiments de l'Égypte nouvelle ? Le peuple accepte-t-il le protectorat anglais, ou demande-t-il à reprendre son indépendance ?

Les réponses sont unanimes : les Égyptiens veulent être libres. Les listes innombrables envoyées un peu partout, dans les villes et villages de l'intérieur, reviennent au Caire chargées de signatures. Il ne reste donc plus qu'à agir.

Ayant essayé en vain de faire entendre sa voix par ceux-là mêmes qui disposent à ce moment des destinées de l'Égypte, le chef du parti réclame pour lui et quelques-uns de ses collègues, choisis au hasard de leurs mérites, le droit d'aller en Europe présenter leurs revendications au Congrès de la Paix.

Un premier refus est opposé à leur demande. Zagloul s'adresse alors à l'Angleterre, à la France, à l'Amérique. Aucune de ces protestations ne parvient aux intéressés. Les réunions publiques, entre temps, se sont faites plus nombreuses. Un vent d'orage gronde sur les villes. Le ministère, d'un commun accord, présente sa démission au Sultan, qu'une indisposition opportune retient toute une semaine en son palais.

Et c'est alors que circule l'étrange nouvelle : Zagloul Pacha et ses amis ont été appréhendés chez eux et emmenés on ne sait où...

Le samedi 8 mars 1919, je me trouvais à Alexandrie où je venais de faire une conférence pour la propagande. Passant par les bureaux de *la Réforme*, journal français que dirige Raoul Canivet, M. Edmond Dumani, rédacteur en chef avec lequel je venais de m'entretenir, reçut devant moi l'annonce de l'incarcération des ministres. La chose fut tout de suite démentie ; personne d'ailleurs ne voulait y croire.

Mais le lendemain dimanche, dans les rues du Caire où je revenais, rien qu'à voir l'agitation de la foule, je devinais que des événements graves allaient s'accomplir. L'après-midi se passa sans incident. Dans la soirée seulement la nouvelle se

répandit, véritable traînée de poudre : Zagloul Pacha et ses compagnons, après une nuit passée à la caserne de Kassr-el-Nil, venaient d'être embarqués pour l'île de Malte.

Le lundi matin, je devais me rendre au consulat pour y faire viser mes passeports, mais à peine sortie il me fallut rebrousser chemin. La rue El-Manak, soudainement obstruée par une foule en délire, offrait le coup d'œil le plus bizarre.

A la suite des étudiants de la mosquée d'El-Azhar rêvant une manifestation imposante, tous les barbarins, tous les fellahs, tous les loqueteux de la ville, profitant de l'occasion, se ruaient sur les devantures des magasins, pillaient la caisse et brisaient les vitres. En quelques heures, les dégâts de cette matinée atteignirent vingt mille livres (cinq cent mille francs). On se contenta de faire fonctionner les pompes et d'arroser la foule.

L'après-midi, la police à cheval commença de circuler par la ville. Le mardi, nouvelle manifestation. Cette fois, la cavalerie fit marcher ses bêtes contre la foule qui se dispersa. Les rues El-Manack et Moghraby et la légendaire avenue de Boulac présentaient un spectacle extraordinaire. Devant les monceaux de verre et de glaces brisées gisant sur les trottoirs, les boutiquiers consternés surveillaient la pose des planches qu'ils faisaient clouer contre leurs vitrines. On m'a assuré que les menuisiers et charpentiers ont fait en trois jours de véritables petites fortunes. Le soir, les soldats anglais se sont montrés. Les ponts, gardés militairement, étaient pourvus de mitrailleuses sur tout le parcours du fleuve. Sur la place de l'Opéra, se tenaient les autos blindées chargées de troupes.

Dans l'après-midi du 13, me trouvant au quartier indigène devant la belle mosquée Barkouk que je souhaitais revoir avant de quitter l'Égypte, le vieux gardien me fit signe doucement de le suivre. Quand je fus arrivée devant le tombeau, il me dit avec simplicité :

— Écoute, madame, je peux bien te laisser entrer, je te connais et je sais que tu nous aimes, mais il va y avoir du tapage dans la rue. Si tu sors maintenant, je ne réponds de rien; il vaut mieux que tu restes ici !

Et cet homme dont l'âme simple a sans doute conservé sur notre sexe les idées de ses ancêtres ajouta :

— Les femmes, vois-tu, ce n'est pas fait pour la poudre ni pour les balles...

Et il m'enferma. Je dois dire que jamais comme ce jour-là je ne goûtai si profondément le charme de la vieille mosquée que les Arabes nomment El-Barkoukya.

Cependant je pus assister par une petite fenêtre grillagée de bois — vrai croisillon du moyen âge — à la plus vive bataille. Dans la rue, soudainement, les corbeilles de fruits et de légumes s'écroulaient sous la poussée formidable du peuple. En hâte, les vendeurs prudents s'étaient enfuis, tandis que les boutiquiers brisaient leurs ongles dans leur hâte à pousser les volets à l'ancienne mode.

De nouveau, je voyais se lever sur les têtes les terribles *nabouts* dont la vue avait épouvanté ma jeunesse. Au coin des rues, sur les terrasses et derrière quelques fenêtres, les balles traîtresses pleuvaient, tandis qu'aux carrefours les mitrailleuses jusque-là invisibles, déroulaient leur ruban de mort sur la foule soudain terrorisée.

Quand le gardien de la mosquée vint me délivrer, il était très pâle et une grande tristesse emplissait ses yeux.

Je lui demandais son avis sur le drame.

— Al Allah ! — me répondit-il avec cette philosophie fataliste propre au véritable sage de l'Orient, — rien sur la terre ne se fait sans sa volonté puissante... Pourtant, j'estime que toutes ces tueries sont bien inutiles. Pourquoi se soulever contre les plus forts? En agissant avec calme, nos frères feraient bien plus pour la cause de l'Égypte...

Et tandis que je glissais dans sa main le pourboire d'usage, il conclut :

— D'ailleurs, ce ne sont jamais les vrais coupables qui sont punis.

Durant le cours de la semaine, les émeutes se succédèrent avec une décevante régularité. Chaque quartier eut son tour. Les morts se chiffrèrent par centaines.

Et tous les soirs, une autre rue voyait ses devantures se couvrir de prudents remparts de planches. De loin en loin, dans les quartiers européens, les rideaux métalliques se soule-

vaient à demi et propriétaires et employés osaient risquer une tête curieuse sur l'avenue. Au moindre bruit, le rideau retombait, mettant sa barrière de fer entre les émeutiers et les marchands.

Maintenant la révolte gagnait la province : Tantah, Mansourah, Zagazig, Assiout...

Le jour où je quittai le Caire, nous dûmes attendre près de cinq heures dans nos wagons le départ du train. Le bruit du canon et des mitrailleuses parvenait à nos oreilles sans que nous puissions être renseignés. Quelques voyageurs découragés, descendirent. Enfin, vers deux heures, une compagnie d'Australiens monta dans les voitures, tandis que les soldats prenaient place sur la locomotive, à côté du mécanicien. Le convoi s'ébranla. Le long de la route, les hommes postés aux fenêtres, tiraient des coups de feu en traversant la campagne, à seule fin d'effrayer les fellahs. On pouvait voir ces derniers fuir, épouvantés, sautant les talus, courant dans les champs sur leurs jambes ou à quatre pattes, selon que l'arme leur semblait plus ou moins à portée de leurs personnes. Quand le train arriva en gare de Kalioub, nous connûmes la raison du retard apporté à l'horaire : ce petit pays, si paisible d'ordinaire, s'était soulevé, et depuis le matin on massacrait autour de la station du chemin de fer. Maintenant, de la jolie gare, si connue des habitués du barrage, il ne restait que des ruines : bâtiments, becs de gaz, fontaines, tout se mêlait dans l'inextricable fouillis auquel les régions dévastées ont accoutumé nos yeux. Mais ici, la guerre était toute fraîche, et les larges flaques de sang qui formaient de véritables mares marquaient sinistrement la place de la lutte. Le soleil de ce radieux printemps n'avait pas eu le temps de sécher l'horrible trace.

Sur tout le parcours, les fils du télégraphe et du téléphone traînaient leurs petites cordes lamentables. Pour arrêter la révolte, les Anglais étaient venus en aéroplane bombarder la ville...

Arrivés à Port-Saïd où nous devions embarquer le soir, nous apprîmes que le train avait été le dernier à quitter le Caire. Les émeutiers avaient coupé les ponts. Durant près de deux mois, le service des postes se fit en avion.

Au mois de juin, après la révolte de Bédrechine, on comptait en Égypte quatre mille morts...

Et les émeutes ont continué. Aux manifestations du premier jour, sont venues s'ajouter les complications des grèves. Les tramways ont dû interrompre leur circulation du 20 août dernier au 14 octobre, arrêtant ainsi toute la vie de la banlieue. Récemment encore, on osait à peine faire sortir les voitures, les indigènes de la basse classe les prenant d'assaut sans payer, molestant les contrôleurs, brisant vitres et matériel sitôt qu'on faisait mine de leur résister.

Les négociants européens ne sont pas non plus à l'abri des attaques ; plusieurs magasins ont été pillés. Et souvent, trop souvent encore, la force militaire a dû sévir, faisant de nombreuses victimes.

Pourtant la cause en elle-même demeure franchement intéressante. On a vu cette chose surprenante en un pays trop souvent partagé, déchiré par les luttes de croyance et de partis, des prêtres coptes aller prêcher dans les mosquées, des ulémas élever la voix dans les églises chrétiennes ; étudiants syriens, maronites ou musulmans, écoliers de tous rites, femmes turques d'Égypte ou purement égyptiennes, unis dans la même fièvre et dans le même ardent désir : voir se lever sur la vieille terre l'aube radieuse de l'indépendance.

« Il y a quelque chose de changé », écrivait un journaliste local vers la fin du printemps dernier ; ce « quelque chose, c'est l'élan aussi soudain qu'inattendu qui pousse les femmes vers la politique. Les hommes eux-mêmes en demeurent étonnés et accueillent avec joie la collaboration imprévue qui leur est offerte ; aussi ne ménagent-ils pas leur enthousiasme. Quelle que soit la façon dont le troupeau encore voilé, mais agissant, lui vient en aide, ils l'encouragent, et tandis que matrones et jeunes filles, grandes dames et marchandes poussent sur les places publiques le cri fatidique « *Yahia el Watan !* » (Vive la Patrie), les Égyptiens transportés lancent à leur tour de chaleureux : « *Vive la Femme !* » rènovant sans le savoir les exclamations poussées il y a quatre-vingt-sept ans par les disciples de la famille saint-simonienne.

Mais alors l'acclamation restait un appel, bien plus qu'une approbation. Les belles odalisques, aïeules des manifestantes d'aujourd'hui, eussent été bien surprises si on leur eût prédi que leurs petites-filles descendraient dans la rue et se mêleraient au peuple pour réclamer l'indépendance de leur pays. Pour elles, nonchalamment étendues sur les chiltas ancestrales, elles se contentaient d'être belles et, tandis que Suzanne Voilquin et Clorinde Nogé prêchaient l'émancipation à leurs oreilles distraites, elles regardaient les taches claires du soleil jouer sur les ongles teints de leurs pieds nus.

Maintenant, les descendantes de ces mêmes créatures ont secoué leurs entraves : le harem n'est plus qu'un appartement un peu plus fermé que les nôtres, mais d'où l'on s'évade sans difficultés.

Pour ceux qui comme moi ont connu l'Égypte de Tervifck, l'attitude des femmes en ces deux dernières années constitue la transformation la plus surprenante survenue dans la vallée du Nil. Il faut avoir contemplé la vie nonchalante, l'indifférence à peu près complète de l'élément féminin touchant la politique pour se rendre compte de l'énorme pas franchi en quelques mois. Une des manifestations les plus imposantes fut certainement celle organisée par les femmes du Caire dans le courant de l'été 1919 sous la conduite de madame Aly Charawoni Pacha, vice-présidente de la délégation égyptienne.

Pendant que les manifestantes étaient entourées de deux haies de soldats qui les visaient, baïonnette au canon, et les empêchaient de marcher ou de regagner leurs demeures, l'une d'elles s'avança, exposa « *sa poitrine à un soldat qui l'avait menacée eu lui disant : « Tuez-moi donc, pour qu'il y ait une autre miss Cavell. » Ce ne fut que grâce à l'intervention des consulats américain et italien que les dames purent regagner leurs demeures, après avoir été gardées deux heures durant sous un soleil de feu* [1] ! »

Une jeune fille égyptienne n'a pas craint quelques jours plus tard de prononcer en français un émouvant discours devant l'hôtel *Shephend*, et ce discours se terminait ainsi : « Je ne

1. Sabry. *La Révolution égyptienne.*

me marierai pas, afin de ne pas donner le jour à un enfant qui deviendra l'esclave des Anglais. »

Autre exemple que je m'en voudrais de ne point citer : une femme Tellaha, assise auprès du corps de son fils victime des mitrailleuses anglaises, reçoit ainsi les consolations qu'un passant charitable se croit obligé de lui donner : « Il faut plutôt m'envier que me plaindre, j'ai donné le jour à un martyr. »

La fièvre héroïque de la capitale s'est étendue peu à peu ; elle a gagné les provinces. On voit maintenant cette chose inouïe : des femmes indigènes s'arracher les journaux locaux, se griser elles aussi des paroles ardentes prononcées par les leaders du parti.

Bien plus, non contentes de les comprendre et de les approuver, elles souhaitent entrer elles aussi dans la lice, mêler leurs voix à celles de leurs frères opprimés. Il existe au Caire parmi l'inextricable fouillis des venelles bordant le quartier de l'Estekieh une église copte renommée, c'est la basilique de Saint-Marc. Il y a peu de temps cette église eût impitoyablement fermé ses portes à tout musulman assez audacieux pour tenter d'en franchir le seuil, et voici que s'accomplit le miracle. Ses lourds vantaux s'écartent un beau jour pour livrer passage non pas aux pieux pèlerins d'une lointaine Abyssinie ou à quelque confrérie chrétienne de Palestine, mais à tout un peuple de femmes en délire ; elles viennent là non point seulement pour prier (car elles prieront ensemble une fois la séance terminée), mais surtout pour discuter des intérêts et des aspirations de l'Égypte, leur commune patrie. C'est à l'issue du meeting fameux dont les murs de la basilique résonnent encore, que les Égyptiennes réunies sans distinction de culte ni d'origine rédigèrent l'acte de protestation adressé à la commission Milner.

Cet acte d'une fière allure et tel que plus d'une société européenne eût pu le signer, débute par la déclaration suivante :

Le mouvement nationaliste égyptien est un mouvement purement et profondément patriotique pur de tout alliage de sectarisme ou de toute influence turque. Il est également fort loin de toute doctrine bolcheviste, et c'est une erreur de chercher sa source dans

l'accroissement du prix de la vie, comme on a prétendu le faire. En effet, l'Égypte est dans une situation financière excellente et peut soulager elle-même la misère de ses pauvres.

Après un énoncé suffisamment clair des différentes revendications, les plaignantes ne craignent point d'en arriver aux menaces :

Il faudra des feux de salve pour faire taire nos protestations ainsi que cela s'est passé sous nos yeux. L'Angleterre a assez de puissance, son armée, sa marine, son aviation sont assez fortes pour le faire ; mais, sans cesse, nous protesterons. Nous combattrons sans armes : notre sang trempera la terre de nos pères, et nous mourrons heureuses.

Pour finir, les Égyptiennes font appel aux souvenirs du passé :

N'oubliez pas, honorables gentlemen, les cent mille martyrs du temps de Dioclétien, et n'oubliez pas, surtout, que les Égyptiens qui ont écrit cette page d'histoire sont les pères de ceux qui écriront la page nouvelle : le même sang coule dans leurs veines.

Si originale que puisse paraître l'attitude des femmes égyptiennes à ceux qui les voient encore sous les couleurs du siècle dernier, il est parmi les innombrables surprises que nous a réservées la révolution présente une chose non moins caractéristique, c'est la fusion spontanée des trois cultes, musulman, chrétien et israélite. Il n'est pas rare de voir en ce moment dans les rues du Caire et d'Alexandrie un rabbin, un prêtre copte et un uléma, fraternellement pressés les uns contre les autres dans le fond d'un torpédo de louage et parcourant les voies principales de la ville en une touchante et pacifique protestation.

Cependant, jugeant sans doute que plus le grade est haut, plus claire doit s'élever la plainte, le R. P. Morcos Georgios, patriarche copte, a voulu prendre une part active à la lutte.

Dès les premiers jours de la révolution, il s'est déclaré le champion des idées nouvelles et, au mépris de tous les conseils, il s'est jeté dans la mêlée ne ménageant ni ses forces, ni ses discours.

Doué d'une éloquence magnifique, il a pris la parole un peu partout, sur les carrefours comme dans les églises, aussi bien dans les mosquées qu'à la synagogue. Orateur infatigable, prêchant constamment l'action, il a contribué à exalter le courage des faibles et à parfaire la résolution des forts.

C'est lui qui fit au chef militaire anglais qui l'excitait à une plus juste prudence, la réponse demeurée fameuse.

— Père, — lui dit l'officier, — nous supportons péniblement, depuis quarante jours, vos discours ; gardez le silence ou vous serez expulsé.

Et le patriarche, simplement répliqua :

— Sir, la nation égyptienne supporte votre tyrannie depuis quarante ans. Ne pensez-vous pas qu'elle doit être encore plus lasse que vous...

Résultat, on lui ordonna de passer la frontière. Cependant les innombrables réclamations du peuple tout entier vainquirent la résistance des gouvernants. On rappela le R. P. Morcos Georgios.

Pourtant sans parler de l'état des finances, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur le pays pour se convaincre des améliorations sans nombre que l'Angleterre y a apportées : routes agricoles, chemins de fer d'intérêts locaux, embellissement des villes, desséchement des marais et des canaux pestilentiels, formations sanitaires multiples. Toutes choses essentiellement coûteuses et pour lesquelles les Anglais n'ont plaint ni leurs peines, ni leur temps. S'ils sont les premiers à en profiter, ils ne manquent point de rendre service à la population indigène qui s'y est très vite accoutumée. Une œuvre aussi considérable s'est trouvée, de par la maladresse de certains chefs, sensiblement amoindrie aux yeux de la nation qui devait en bénéficier. Il est indéniable que le Gouvernement britannique n'a pas su se faire aimer en terre égyptienne; les aspirations patriotiques, ravalées au niveau de simples émeutes, ont surtout pris leur source dans la sévérité des mesures de répression. Et je pense que ceci est regrettable pour tout le monde.

Les Anglais qui, pour des raisons que j'ignore, ont laissé paisiblement germer les premiers éléments de la révolution,

pour sévir ensuite avec une rigueur impitoyable, ont mesuré la gravité de la situation. L'enquête de lord Milner semble avoir donné raison aux vœux des nationalistes. Le libéral octroi d'une large autonomie à l'Égypte semble ouvrir une période nouvelle et rénovatrice. Ce serait être injuste que de nier l'immense effort accompli par l'Angleterre en Égypte. Ce serait l'être plus encore, que de ne pas rendre hommage au sens politique et à la perspicacité dont elle vient de faire preuve.

JEHAN D'IVRAY

CEUX DE JADIS[1]

Sortant du café Molière où il passait la moitié de sa vie, M. Harviot s'avançait, satisfait de lui-même et congestionné par l'alcool comme à l'ordinaire. Le teint brique entre les épais favoris roux, la carrure massive, l'air brutal, il ne démentait pas ses origines. L'énorme fortune, — une quinzaine de millions au moins, — recueillie par lui, avait tout entière été acquise par son père et son aïeul dans le trafic des esclaves. Cet imposant édifice pécuniaire était du haut en bas cimenté par le sang humain.

Cela ne gênait nullement M. Harviot. Il parlait avec complaisance de ses ancêtres qu'il qualifiait d'*armateurs*, sans autrement préciser le genre des cargaisons portées par leurs navires. La répression de la traite sous la monarchie de Juillet l'avait seule empêché de continuer lui-même un négoce devenu trop hasardeux. Il se contentait de recourir, quand une occasion sûre s'offrait, à des opérations de Bourse et, en tout temps, à de savants placements, — d'un caractère parfois usuraire, — pour grossir âprement son tas d'or.

La proclamation de la République, suivie de l'affranchissement des esclaves dans les colonies françaises et de la baisse de la rente, lui était apparue comme une offense à ses plus

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre 1920.